Pierre Maranda

Anthropologie, retraité de l'enseignement, Université Laval

(1985)

“Un ici ailleurs. Pourquoi faire du terrain ?”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Pierre Maranda
Professeur retraité associé, chercheur, département d'anthropologie, Université Laval (1978)

"Un ici ailleurs. Pourquoi faire du terrain ?"

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Serge Genest, **La passion de l'échange : terrains d'anthropologues du Québec**, chapitre 5, pp. 101-108. Montréal : Gaëtan Morin, Éditeur, 1985, 309 pp.

[Autorisation formelle accordée le 6 juillet 2005, par M. Pierre Maranda de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : pmaranda@videotron.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 3 mars 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Pierre Maranda

Professeur retraité associé, chercheur, département d’anthropologie,
Université Laval (1978)

“Un ici ailleurs”

Un article publié dans l’ouvrage sous la direction de Serge Genest, **La passion de l’échange : terrains d’anthropologues du Québec**, chapitre 5, pp. 101-108. Montréal : Gaëtan Morin, Éditeur, 1985, 309 pp.

Table des matières

[Pourquoi faire du terrain ?](#)

[Figure 1.](#) Sirène

[Figure 2.](#) Carte des Îles Solomon

Pierre Maranda

“Un ici ailleurs”.

Un article publié dans l’ouvrage sous la direction de Serge Genest, **La passion de l’échange : terrains d’anthropologues du Québec**, chapitre 5, pp. 101-108. Montréal : Gaëtan Morin, Éditeur, 1985, 309 pp.

[Autorisation de l’auteur de diffuser ce texte dans Les Classiques des sciences sociales accordée le 7 juillet 2005.]

« *Songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble* »
« *là tout n'est qu'ordre et beauté* »

(Beaudelaire, *L'invitation au voyage*)

POURQUOI FAIRE DU TERRAIN ?

[Retour à la table des matières](#)

Mes professeurs, à Harvard, avaient tous fait des terrains approfondis dont ils publièrent, par la suite, des monographies remarquables. Plusieurs de ces ouvrages sont d'ailleurs devenus des classiques. Pourtant, dans les séminaires, ils insistaient sur le fait que les contributions les plus importantes en anthropologie avaient été l'oeuvre d'armchair anthropologists : Frazer, Durkheim, Mauss, voire Lévi-Strauss avaient travaillé en bibliothèque. Après l'obtention de mon doctorat « en bibliothèque », un membre de mon jury de thèse m'a même dit : « Pourquoi veux-tu aller sur le terrain ? Tu as des choses beaucoup plus importantes à faire ici. Reste parmi nous et continue ton travail théorique. »

Cette conversation ne m'influença pas outre mesure, car je partis pour un premier séjour de deux ans en Océanie, plus précisément en Mélanésie, aux Îles Salomon, à Malaita, dans une lagune perdue auprès de « sauvages hostiles et rébarbatifs » que les Blancs de la capitale de l'archipel essayèrent de me dissuader d'approcher.

Sirène.

[Retour à la table des matières](#)

[Illustration dans Les Classiques des sciences sociales.](#)

La femme et l'océan : les structures élémentaires du monde chez les Lau. Dans les mythes, lorsque le mari, sot, la comprend mal, la femme se transforme en *du-gon* (mammifère sirénien) en plongeant dans la mer.

Le crâne fraîchement rasé marque la fin d'un rite et excite les mâles.

À l'arrière-plan, à droite, un des soixante-deux îlots construits par les Lau et qui constituent leur habitat. À l'horizon l'Île de Malaita.

Pourquoi faire du terrain ?

On a formulé toutes sortes de raisons et de justifications quant à la nécessité du terrain exotique. Impératifs maïeutiques, purificateurs,

Au printemps 1966, ma femme, notre fils de deux ans et demi et moi pardons pour la Mélanésie.

C'était la situation classique d'une recherche bien arrimée, à cette époque où ni les ressources ni l'exotisme ne faisaient encore défaut.

Des chercheurs de Harvard avaient fait, avant nous, une incursion dans cette région du monde. Ils avaient repéré certains groupes potentiellement observables dont ils firent de brèves descriptions dans des rapports. Nous avons été les premiers à choisir un lieu de recherche. Bien nantis - bourse postdoctorale du National Institute of Health (fondation américaine qui a subventionné nombre de terrains en anthropologie), deux bourses additionnelles de Harvard et du Radcliffe Institute pour ma femme - et ayant mis au point un protocole de recherche fondé sur les théories les plus avancées de l'époque, nous partions pleins d'enthousiasme.

Après les visites d'usage aux collègues et après les consultations de documents aux archives de Honolulu, de Suva, d'Auckland, de Sydney, de Lae, nous atterrissons à Honiara, capitale des Îles Salomon. Là, nous dénichons un Malaitain qui commence à nous enseigner le lau.

Le choc culturel ? La translation sémiotique : un nouvel apprentissage du regard, car il porte sur l'insolite. Pour devenir anthropologue, il faudrait flirter avec la schizophrénie, c'est-à-dire avoir un pied, une âme dans sa culture d'origine, de même qu'un pied, une âme dans sa culture d'adoption. De sorte qu'on est d'autant moins soi ici qu'on l'est plus là-bas. Expérience réflexive d'immigration ? Expérience d'assimilation délibérément accélérée ? Expérience de tourisme éclairé ?

Est-ce l'apprentissage de véritables « autres » (véritables parce que si différents...) pour mieux les connaître en eux-mêmes ? Ou bien est-ce pour, ensuite, mieux regarder l'humain d'ici avec les yeux d'un ailleurs ?

Tout d'abord, on tente de discerner l'humain d'ailleurs avec les yeux d'ici et on se rend compte qu'on voit mal, car on a toujours regardé les mêmes choses et que l'œil, habitué aux routines de ses ba-

layages, s'est terni et le regard est devenu languissant. Afin de raviver notre perception, ne faudrait-il pas changer d'orbite ?

État de schizophrénie par déculturation jamais complète et par enculturation jamais totale non plus. Ne pas arriver à ne plus être d'ici sans vraiment devenir d'ailleurs. Voyages mystiques sans port d'arrivée ; tour du monde à répétition, carrousel de manège ?

Quelques semaines plus tard, nous débarquâmes à la lagune lau... on nous y attendait depuis quarante ans.

Environ quatre décennies plus tôt, l'oncle maternel du chef de l'un des clans les plus anciens et les plus prestigieux, le clan Rere, avait dit à son neveu qu'un jour viendraient, du bout du monde, des étrangers à la peau blanche pour étudier la culture et les coutumes des Lau. Alors âgé d'environ vingt ans, le neveu s'est mis à l'étude et il suivit assidûment les enseignements des savants locaux appelés *liotoa*. Il fit également des séjours de perfectionnement auprès des savants des autres groupes dont ceux de la grande île. Cette accumulation de savoir en fit un chef des plus respectés et des plus consultés de Malaita. Il fut aussi un conciliateur efficace pour résorber des conflits dont certains, nous le constatâmes, auraient pu dégénérer en guerres interclans.

Ce fut précisément cet homme qui nous accueillit, Timé Ramoagalo.

Un autre fait - une coïncidence comme on en trouve dans différentes langues - nous accrédita davantage auprès des Malaitains du Nord. Le pic, sur la grande île, où apparurent (ayant évolué de vers) les premiers êtres humains, s'appelle Morodo ou Marada ou Maranda selon les dialectes. L'homonymie entre mon patronyme et ce nom de lieu souleva beaucoup de discussions favorables concernant notre séjour. Quelques Malaitains qui avaient eu un certain contact avec le monde extérieur tirèrent la conclusion que l'humanité vit le jour à Marada, qu'elle était constituée d'un groupe de Noirs et d'un groupe de Blancs, et que les Blancs avaient quitté l'île il y a très, très longtemps, lorsque leur ancêtre John New York décida d'aller visiter le monde. J'étais donc le descendant de John New York, et je ramenaï (métonymiquement) le genre humain à ses origines. Était-ce un moyen de neutra-

liser la schizophrénie dont tout être humain se sent menacé dès qu'il se rend compte qu'on n'est pas tous de la même couleur ?

On peut essayer d'éviter la schizophrénie en choisissant un terrain endotique, c'est-à-dire en faisant l'anthropologie de sa propre culture. Mais alors ne risque-t-on pas de tout regarder d'un oeil blasé par l'acoutumance ? Ne devient-on pas, alors, forcément, témoins (v. M. PANOFF, *L'Ethnologie - Un second souffle*, Paris, 1978) ou philosophes ? N'est-ce pas ce que Aristote, Descartes, Kant, Hegel, Marx, Sartre ont tenté ? Porter un regard si pénétrant sur soi-même et sur les siens qu'à force de concentration, on hallucine et propose de nouveaux rêves (outils de pensée) à ceux qui, si on sait les séduire (fût-ce en les maudissant), en sauront toujours gré ...

Mais l'invitation au voyage intérieur que propose l'anthropologie exotique nous conduit-elle vers d'autres destins que ceux des philosophes ou des anthropologues endotiques ? Ne rêve-t-on jamais, même sous l'effet de narcotiques les plus puissants, à d'autres images que celles déjà inscrites dans notre cerveau, à leurs inversions ou diffractions ?

Pourtant, on veut bousculer la mémoire et échapper aux rets de l'imagination. On part donc pour un terrain exotique parce qu'on en a assez des limites sémiotiques de sa propre culture ; parce que, en rupture de ban, on cherche une autre culture qui puisse être davantage qu'une contre-culture : une culture autre. Mais aussi par curiosité, par besoin de se prouver qu'on peut comprendre d'autres façons d'être que celle dans laquelle on a grandi. Également, parce qu'on veut essayer de transcender le conditionnement « sémiogénétique » qui nous force à construire notre manière d'être selon des voies toutes faites ou selon les écarts de leurs tracés ; parce qu'on veut vérifier si on peut vraiment communiquer avec d'autres humains en dépit des différences de toutes sortes.

C'est pour ça qu'on fait du terrain ?

Parce qu'on voudrait retrouver la candeur de l'enfant : revivre, mais de façon consciente, toutes les étapes de l'apprentissage du devenir humain guidé par ces adultes bienveillants et tolérants que sont les

nouveaux concitoyens, gourous, plus ou moins à leur insu, de nos cheminements dans une nouvelle topographie mentale et guides subtils d'itinéraires que nous voulons émerveillés.

Si variées que puissent être les motivations, l'expérience de terrain exotique replace l'anthropologue en situation d'enfance. À ce sujet, Anthony Seeger écrit (*Nature and Society in Central Brazil*, Harvard University Press, 1981), après plusieurs séjours chez les Suyu, qu'il est maintenant un Suyu d'environ douze ans. D'ailleurs, dans notre propre culture, nous n'avons pas le même âge sur tous les plans. (Politiquement, un vieillard peut être resté adolescent ; linguistiquement, il peut être retombé en enfance ; et son âge « expérientiel » peut correspondre à son âge biologique, etc.) Mais quand nous arrivons en terrain exotique, nous sommes tous des bébés dotés d'une conscience d'adulte.

Ce retour sur soi serait-il une sorte de psychanalyse ? Une « renaissance » plutôt ? Au lieu de revivre les expériences et les traumatismes de sa propre enfance, l'anthropologue se contraint à en vivre une nouvelle, celle des personnes avec lesquelles il doit renaître. Prétendument repartir à zéro, mais avec le même décalage que celui qui, en analyse, se penche sur ce qu'il a été. Et c'est ainsi que dans sa culture d'origine, lorsqu'on a 30, 40 ou 50 ans cela correspond à 12, 20 ou 30 ans dans sa culture d'adoption. En fait, on sera devenu adulte ailleurs lorsqu'on aura commencé - dans un igloo ou une paillote, chassant dans une savane ou pagayant en haute mer - à se taire ensemble, à percevoir et à rêver le monde de telle façon que l'émission de quelques monosyllabes suffira, ponctuée à peine d'un geste ou d'un regard, pour assurer la communication entre ces humains dont l'apprentissage réciproque sera tel que leurs neurones respectifs répondront de façon culturellement cohérente aux mêmes stimuli.

C'est dans cet univers là que se déroulaient nos vies simples et tranquilles. Il y faisait si bon que nous décidâmes, après un peu plus d'un an, d'y avoir un second enfant.

C'est bien connu : l'enquête apprend tout autant que l'enquêteur et vice versa. L'entente à demi-mots entre l'anthropologue et l'autochtone se produit au bout des sentiers que l'un et l'autre ont parcourus vers

d'autres points de rencontre ¹. Parfois, ce sera l'autochtone qui aura fourni l'effort le plus grand, par exemple, lorsqu'il utilise la langue de l'anthropologue ou qu'il se donne la peine de structurer un mythe, une taxonomie, une explication, en commençant par le début alors qu'avec les siens, quelques allusions suffisent. D'autres fois, c'est l'anthropologue qui apprend la langue, qui se laisse gagner par l'environnement, qui participe davantage qu'il ne pose de questions, qui, minimisant son intrusion, s'intègre socialement comme un enfant ou un adolescent intéressé et désireux d'apprendre.

Chacun fait son bout de chemin ou chacun reste sur son quant-à-soi. Par exemple, la superbe indifférence des Nuer du Soudan, telle que décrite par Evans-Pritchard, peut contraindre l'anthropologue, soit à franchir toute distance entre lui et les autres, soit à interpréter intuitivement, plus ou moins artistiquement, ce qu'il croit percevoir ².

Par contre, d'autres anthropologues n'iront sur le terrain que pour chercher ou pour relever que ce qui les intéresse. Protégés voire immunisés par leur propres images culturelles, ils seront surtout à la recherche d'arguments pour appuyer leurs théories plutôt qu'à la recherche d'une nouvelle perception du monde. Aux prises avec leurs idéologies, l'unique accès à l'objet d'observation ne se fera qu'à travers un prisme et ils n'effectueront de mise en situation qu'à l'abri de leurs acquis. Dès qu'ils jugeront avoir suffisamment de données pour leurs thèses, ils plieront bagage et rentreront chez eux rassurés. Ainsi, ils raffermiront la structure mentale sous-jacente aux images qui les habitent.

Un jour, lors des funérailles d'un vieil homme, l'officiant, le chef Timé Ramoagalo était profondément triste. Debout à ses côtés, j'évoquais avec lui vers le moment le plus intense. Il s'apprêtait à chanter un

¹ Certains anthropologues estiment avoir fait tout le chemin une fois rendus physiquement sur le terrain. Distance géographique, inconvénients et inconfort leur suffisent à se donner bonne conscience et à se dispenser de subir ceux d'un cheminement plus avancé, linguistique et culturel, auprès des humains auxquels ils imposent leur présence.

² Meyer Fortes me disait en 1973 que Evans-Pritchard, après avoir écrit *Les Nuer*, brûla toutes ses notes de terrain.

texte très spécial et inédit, qu'on ne pouvait répéter et qui ne pouvait donc être recueilli qu'en cette circonstance. Le partage des émotions fut à un tel point que je ne pus mettre en marche le magnétophone que je tenais à la main.

Le chef d'un autre clan lau avait servi comme boy en Australie presque vingt ans. De retour à Malaita, il fit le tour des villages pour mettre tout le monde en garde contre le système des Blancs, dans lequel l'argent prime avant tout.

Terrain de 1976. Un soir, le frère de ce même chef, accompagné du grand-prêtre de son clan, est venu me demander des formules rituelles et magiques : « Maintenant, toi, tu es le plus complet de nos savants (*liotoa*) parce que tu as recueilli, dans tes carnets et sur tes bandes, tout ce que sait chacun de nos savants. »

Un jour, querelle au village... les Lau s'inquiétaient de la façon dont nous interpréterions un incident qui, somme toute, était une infraction à une harmonie sociale fort valorisée chez eux. Une femme de chef : « Ne vous en faites pas. Les Blancs ne pensent peut-être pas comme nous, mais ils pensent tout aussi bien (tout aussi correctement). »

Les Lau vivent dans des paillotes serrées les unes contre les autres. Chaque fois qu'une personne passe près d'une paillote et qu'elle entend du bruit, elle donne un coup de doigt dans la paroi - qui cède - et par l'orifice, elle regarde ce qui s'y passe. Ainsi, il y a deux rangées de trous dans les parois des paillotes : l'une à la hauteur des yeux d'adultes et l'autre, à celle des enfants. Bref, nous étions tout autant observés qu'observateurs.

Au terme de notre premier séjour, les Lau nous ont remerciés d'être venus leur montrer comment vit une famille de Blancs. L'exotique était donc venu à eux.

Est-ce pour cette raison que l'on fait du terrain ? Pour aller témoigner ailleurs d'un ici qui n'est, ni plus ni moins, que l'une des 637 façons, repérées par l'anthropologie, d'être humain. Dans notre

« science », on parle d'observation participante ... ne faudrait-il pas plutôt parler de coprésence ?

Peut-être qu'un jour la seule unité monétaire universelle sera le dollar, le yen ou le rouble et peut-être n'existera-t-il plus qu'une seule image mentale, commune à tous et tributaire d'un seul discours. L'observation participante telle que l'anthropologie occidentale l'a conçue y sera pour quelque chose. C'est la raison pour laquelle il faudrait substituer à cette pratique coloniale le respect mutuel dans la coprésence.

Fin du texte